

## Le maléfice de la fée saoule

Il est un conte familial oublié qui me revient à la mémoire. Il m'a été raconté par ma grand-mère, rebouteuse de son métier et qui le tenait elle-même de sa grand-mère rebouteuse de son métier. Dans ma lignée, le don de guérisseuse se transmet de grands-mères en petites-filles en sautant une génération. Le temps pour moi est venu d'initier ma descendance, tout comme le fit, au sixième siècle, mon aïeule Aldeberge de Laval Besconte. Voici ce qui me fut narré.

Dans le pays de Domnonée, en péninsule armoricaine appelée Petite Bretagne, le prince de Laval Besconte eut pour héritières, trois filles. Les deux aînées, mariées à des chefs militaires, quittèrent la contrée pour le lointain pays de Cornouailles.

Aldeberge, la benjamine, victime des abus spiritueux de la fée Margone, fut vouée à une destinée hors du commun. Proclamée guérisseuse par erreur, elle eut pour seule consolation, le privilège d'étudier à l'asile de Folle-Pensée, sous le tutorat des ovates, des druidesses et des fées.

Aldeberge de Laval Besconte ne choisit pas un jour heureux pour venir au monde.

Les festivités battent leur plein, Aldeberge pousse son premier cri lors du solstice d'hiver, jour de Samain. Pendant trois nuits les portes des maisons restent ouvertes pour laisser entrer les trépassés qui visitent ainsi leurs anciennes demeures. L'hydromel coule à flots et les bretons font ripaille avec leurs disparus.

Margone la fée est ivre morte. Elle emprunte, entre les ifs séculaires, le chemin de l'asile druidique de Folle-Pensée. Elle est d'astreinte. Il est de notoriété publique que le rôle des fées est de se rendre au dessus du berceau des nouveaux-nés pour guider leur chemin de vie.

A l'asile, l'alerte est donnée, la princesse Aldeberge de Laval Besconte est née.

Margone titube entre les racines de mandragores, pousse avec difficulté la lourde porte et s'empare de sa coule et de son talisman. Incapable, dans son état d'ébriété, de lire les prédictions apparues dans le grimoire sacré des naissances, elle demande à la fée arpette de lui indiquer les présages attribués à la nouvelle princesse.

Il est donc révélé que les arts et les lettres seront l'emblème de la princesse Aldeberge et de sa descendance. Il est également présagé qu'elle aura un immense talent pour soigner ses mots.

La fée arpette recommande de ne point oublier de préciser que la princesse aimera, dur comme fer, le preux chevalier au boulet. Elle crie haut et fort en voyant Margone sombrer dans un sommeil éthylique :

- « Margone ! Les textes disent de l'aimer dur... le chevalier au boulet ! »

Honorée par cette grande responsabilité, Margone prend le chemin du palais princier, la gourde de chouchen à la ceinture. Zigzaguant entre les ornières, s'affalant dans les vasques boueuses, elle arrive enfin à quelques lieues de là devant l'imposante bâtisse. Une haie d'honneur faite de servantes et d'écuyers s'ouvre sur une assemblée de nobles endimanchés festoyant le Samain.

Sur une estrade trône le berceau de l'enfant enrubanné de taffetas aux fils d'or et de velours de soie.

Margone laisse derrière elle ses empreintes crottées puis saisit sa badine sacrée, ornée du trèfle à cinq feuilles et du brin d'herbe de la croix. Elle s'exprime en zozotant, tenant d'une main la baguette magique et levant péniblement l'index de l'autre main :

- « Aldeberze de Laval Bèzeconte : moi, Margone du pays d'Occizmor, ze prédis que lézard et les lettres zeront ton blazon pour toi ainzi que pour ta zéniture. Tu zoigneras bien les maux en bonne guériszeuze et zurtout,... Z'ai oublié ! Zurtout... zurtout, tu zeras... éprize du preux zevalier au bout laid... Beurk ! Laid mais dur, m'a dit la fée arpette ! Aldeberze, ainzi zont

les prézazes. Ze m'engaze zolo... Zoleu... Zolennellement, au nom de Dada... euh !  
 Dagada... Dagda notre Dieu tout puizant, à te protézer, Aldeberge de Laval Bèzeconte ! ».

A ce moment précis un lézard nommé Drieux qui somnolait depuis la nuit des temps figé dans le granit, reprit vie et sauta dans l'encrier. Drieux était un lézard croqueur de mots. Aldeberge ne tarda pas à se faire un sang d'encre. Dès qu'elle eut l'âge d'écrire, le maléfice de la fée saoule devint opérationnel. Les faits me furent ainsi contés.

A sept ans, la petite Aldeberge commence à jouer de majestueuses hampes. De son calame nait une belle écriture onciale. Elle adresse généreusement sa première missive à son père : *Mon noble père, le temps que vous occisiez le vil pourcelet et que vous farcissez la grosse poulaille, il me plait de mander pour vos épousailles de choisir ladite dulcinée en votre couche. Ma défunte mère, naguère chérie, porterait ombrage d'une voie peu complaisante. Mais, adieu catin, l'heur vous sourit, la belle fortunée me plait. De vous quitter : que nenni. Taïaut la bastaille, n'allez point à la mortaille. Déposez glaive et épée dans les latrines.*

Drieux, alléché par les mots, se glisse sous le cachet et de mâchoires voraces croque des lettres, des syllabes, des mots et même des phrases entières.

Le grand seigneur, prince de Laval Besconte reçoit cette missive : *Mon père vil pourcelet vous farcissez la grosse poulaille ladite dulcinée en votre couche. Adieu catin l'heur me plait de vous quitter. Taïaut les latrines.*

De mémoire de pierre, la colère du prince n'a jamais eu de pareille. Depuis les fondations jusqu'aux créneaux, les murs tremblent. La princesse Aldeberge est enfermée dans le cachot pendant que la servante prépare un balluchon. La petite emporte son calame, quelques parchemins et une grande fiole d'encre rouge. Sans ménagement elle est poussée dans une charrette à fumier. Moyennant un denier, le bouvier la dépose à l'asile de Folle-Pensée. La repentante Margone prend l'enfant sous son aile. Elle lui promet de lui transmettre la culture druidique et le don de guérisseuse. Peinée par l'injuste comportement de son père, Aldeberge décide d'écrire immédiatement à sa sœur Sénégonde. La lumière du jour décroît, elle calligraphie un message ainsi rédigé : *Ma sœur bien-aimée, peste soit du charnement de notre père. Je verse des larmes comme naguère je souriais. Le mauvais œil s'abat. Ce jour d'hui, je suis châtiée comme une vilaine.*

Couchée sur sa rudimentaire paillasse, la petite s'endort dans la plus grande tristesse. Dès l'aube, elle découvre le message tronqué : *Peste je souris. Le mauvais œil s'abat, vilaine.*

Depuis le parchemin jusqu'à l'encrier, des tâches et des empreintes maculent le pupitre. Le rouge de garance a coulé, dévoilant l'auteur des méfaits. Le traître roupille, bedaine pleine, à la surface de la fiole. Aldeberge hurle :

- « Mortecouille ! Je vais te botter le crépion ! Je vais t'arracher les mots de la bouche ! »

Elle attrape à la gorge, d'une main vengeresse, le reptile endormi. Une coulée vermeille glisse sur la petite main alors qu'une bulle irisée sort des narines de Drieux. Les écailles asséchées reprennent leur couleur « glaz ». Le farceur pantelant se plaint de la violente brimade :

- « Princesse, ne me faite point mal ! Vous ne pourrez changer le maléfice ! Cette vile accoutumance est un moindre préjudice auprès des services que je vous pourrais rendre ! »

Aldeberge n'est pas d'humeur à la négociation, elle jure :

- « Malbête ! Goret pisseux ! Canaille ! Je m'en vais prestement mettre du poison dans l'encrier ! »

Il promet :

- « Princesse, donnez moi manuscrits à croquer, missels ou gazettes et je ne ferai plus pitance de vos graphèmes. Je mettrai sur votre chemin le plus vaillant et beau chevalier qui soit au monde.

Le temps se faisant, Aldeberge et Drieux tissent une solide amitié. C'est à cette période que nombre d'églises situées dans les méandres du Trieux ferment leurs portes. Grâce à Drieux, le

vieil enseignement druidique gagne du terrain sur l'avancée du christianisme. Le lézard s'en donne à cœur joie et croque goulument les saints mots. Les paroissiens fuient leurs missels. Pendant le mariage du père d'Aldeberge, le prince de Laval Besconte, un timide diacre fait une lecture de textes bibliques. Paralysé par l'émotion, ce dernier lit mot à mot, et annonce :

*Puis :*

- « *Notre Seigneur brûlant d'amour a répandu sur son épaule* »

Guérisseuses, magnétiseuses et radiesthésistes de l'asile de Folle-Pensée sont sollicitées pour bouter la diablerie hors de la contrée, à grand renfort de pendules. La demeure prospère donc et acquiert la réputation de former l'élite de la culture druidique. Aldeberge étudie la philosophie, l'astronomie et la médecine. Elle se garde bien de dénoncer les espiègleries de son ami Drieux.

Après sept années d'un studieux apprentissage, la princesse Aldeberge prodigue les meilleurs soins pour ses patients. Les malades arrivent du bout du monde pour se faire soigner. C'est ainsi que le matin de sa seizième année, un convoi militaire lui amène un jeune chevalier fort mal en point, le seigneur Théroouanne d'Edgeworth. Alors que Drieux fait trempette dans l'huile de clous de girofle, au milieu des noix de galle, l'asile est aux cent coups. Le blessé se meurt. L'ennemi saxon à la pointe du progrès dans l'artillerie, fait usage de balistes. Un boulet en fin de course a brisé le bras du chevalier. La déchirure béante de la plaie, sur la fracture ouverte, forme une lèvre sanguinolente découvrant l'os blanc et saillant. Le jeune homme a perdu beaucoup de sang. Aldeberge se précipite à ses côtés et dirige les soins d'une main de maître. Elle se remémore les instructions théoriques de Pline l'ancien. Elle se souvient de l'œuvre d'Hippocrate « Aphorismes du corpus hippocratum ». Aldeberge la guérisseuse se surpasse. Elle ne mange plus, ne dort plus. Pendant trois jours et trois nuits, la fièvre du chevalier perdure. Il transpire, grelotte et délire. Aldeberge ne le quitte pas. Drieux, délaissé et en mal de croquer quelques mots, quitte son encrier et se dirige vers la chambre du mourant. Il découvre ému et surpris, la princesse sagement endormie la tête posée sur le lit de son protégé. Le chevalier Théroouanne d'Edgeworth dort sereinement. La main droite d'Aldeberge, posée sur le torse du jeune homme, flotte doucement au rythme d'une respiration apaisée. L'image est saisissante de beauté mais Drieux n'a guère le temps de se laisser aller au romantisme. La faim le tenaille, il lui faut des lettres, d'innombrables lettres. Il déambule dans la chambre l'air faussement désinvolte puis inspecte les effets personnels du chevalier.

Un parchemin en peau de chèvre, enroulé dans un étui arborant les armoiries du pays de Galles, dégage une douce odeur de cochenille. Il est scellé d'un grand sceau de cire verte. Les jolies minuscules « carolines » sont livrées à la bouche gourmande de Drieux qui ne voit là aucun sacrilège à mordre dans une charte royale. Repu, l'animal retourne à son bain carboné. La princesse Aldeberge se réveille et découvre le manuscrit où figurent encore quelques bribes épargnées :

*Par la grâce de Dieu, Aurélius Condidanus, Roi des Bretons*

Ce qui suit est sauvagement dévoré, seule cette phrase subsiste :

*Nous accordons avec libéralité et confirmons par notre autorité royale à la druidesse en chef princesse Aldeberge de Laval Besconte la grâce de prodiguer les meilleurs soins au profit de notre filleul le chevalier Théroouanne d'...*

Le nom de famille est grignoté. La charte se termine ainsi :

*Pour que cet acte demeure ferme et stable à l'avenir, nous apposons la marque de notre sceau. Fait sur le champ de bataille de Dyrham en l'an du Seigneur 577 du mois d'octobre.* Aldeberge reconnaît les habitudes dévastatrices de Drieux. Décidée à en découdre avec lui, elle se dirige dans le scriptorium. C'est un lézard penaud et repentini qu'elle découvre sur le pupitre.

Il lui présente ses excuses puis propose d'émigrer dans le prieuré situé à l'embouchure du Trieux. Les moines ont le grand secret des encres mais ils ne peuvent subvenir à leur besoin grandissant de peaux de chèvres. Drieux propose donc ses services de décapeur de parchemins.

Aldeberge, préoccupée par la santé de son chevalier, accepte l'exile du lézard.

Elle installe un apothicaire à l'asile de Folle-Pensée et use d'herbes vertueuses pour sauver Théroüanne. Le jardin des simples s'étale désormais sur plusieurs arpents et les fées font commerce des plantes médicinales.

Le chevalier Théroüanne d'Edgeworth se remet de ses blessures de guerre. Il semble que la flèche de Cupidon distille dans ses veines un efficace analgésique. Les meurtrissures ne le font pas souffrir comparées au mal qu'il ressent dès que la guérisseuse quitte la chambre.

L'amour qu'il éprouve pour la princesse Aldeberge le foudroie.

La jeune femme, bouleversée par de soudains sentiments, consulte les textes sacrés dans le grimoire magique. C'est avec un regard attendri et plein d'indulgence qu'elle lit un parchemin dont le texte, transformé par l'ablation des mots fraîchement décapés, révèle :

*Ma princesse tant chérie, nulle n'est née en ce monde si aimable.*

*Venez ma beauté, devant le conseiller des grâces, écouter l'ardeur de votre cœur.*

*Partez rejoindre votre aimé, il se tourmente de votre absence.*

*Cupidon perce vos cœurs, corps et raisons. Unissez vos âmes.*

La prose est suivie d'un paraphe majestueux. D'une pulsion libératrice Drieux signe en bas du parchemin. Les deux élégantes initiales se parent d'enluminures. Un lézard et ses entrelacs, colorés de lapis-lazuli, d'or, et d'encre de seiche, ornent deux lettres, un L et un D.

L'histoire raconte qu'une importante population s'installa autour d'un prieuré sur la rive gauche du Trieux et qu'un mécène glouton donna son nom à la ville.

Ainsi naquit Lézardrieux.

Personne n'entendit plus jamais parler de festins littéraires...

Jusqu'à ce jour où je manifestais par courrier, adressé à mon gendre, l'envie de recevoir ma petite-fille pour les vacances de Pâques. J'avais la ferme intention de l'initier aux sciences occultes afin de mettre en place la passation de pouvoirs. Je reçus cette réponse :

*Je pense, belle-maman, qu'il y a un lézard dans votre lettre.*

*Je vous connais fantaisiste mais point coquine.*

*Voulez-vous demander à un médecin, j'insiste, un médecin généraliste diplômé, de vous prescrire quelque calmant approprié.*

*Vous avez, certes, la griffe littéraire d'une George Sand s'adressant à Chopin mais je ne puis accepter vos charnelles gourmandises.*

*Faim*

